

Esméralda

HERVÉ LAUBACHER



Hervé Laubacher

Esméralda

© Hervé Laubacher, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2274-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



À HÉRVÉ LA-BAUCHEZ !
Amitié's
R. MAUR

Chapitre 1

Le réveil sonne à six heures du matin. Je me lève rapidement, enfile à la va-vite mes vêtements de la veille et attrape avant de sortir de chez moi une torche électrique. Hier soir, juste avant minuit, tout allait plutôt bien, mais qu'en est-il ce matin ? Au fond de moi, j'espère très fort, mais tout reste possible, la vie parfois ne tient qu'à un fil et ce fil est plus ou moins solide... L'air frais de ce matin d'octobre me pique le visage, je marche d'un pas actif, tout à la fois résolu et inquiet... résolu et inquiet de savoir ce qu'il en est. Je passe la porte de l'écurie, le cœur serré. Malgré l'obscurité, ma main trouve sans peine l'interrupteur. Quand je vois la tête de la jument à la porte de son box, un immense soulagement laisse place aux inquiétudes qui occupent mon esprit depuis presque vingt-quatre heures.

Hier, je téléphonai à mon ami vétérinaire pour lui demander de passer, car un de mes chevaux était en coliques* depuis plus de trois heures. Il arriva au centre en fin d'après-midi, le temps était beau, bien ensoleillé, mais je m'en fichais, ma préoccupation était tout autre. Après avoir ausculté la jument, puis l'avoir manipulée, il m'annonça – et je vis à son regard qu'elle avait un vrai problème – qu'elle souffrait d'un retournement du cæcum*, c'était préoccupant, mais tout devait pouvoir rentrer dans l'ordre. Il me laissa une ordonnance avec le traitement qu'elle devait suivre. « Tu me tiens au courant », me dit-il remontant dans son véhicule. Un quart d'heure après, je le vis revenir. Surpris, je lui demandai s'il avait oublié quelque chose. « Non, me répondit-il, j'ai réfléchi, il faut que je la trocarde*. Elle est trop gonflée pour que le cæcum se remette en place tout seul ». On ressortit donc la jument de son box. Elle était bien shootée avec tout ce qu'il lui avait injecté pour la soulager. Elle titubait. Après avoir nettoyé et surtout désinfecté l'endroit où il allait intervenir, le vétérinaire alla chercher dans son véhicule une paire de gants et cette fameuse grosse aiguille qu'on appelle trocard*. Il chercha l'endroit exact où il devait le faire pénétrer pour atteindre le cæcum.

L'opération dura de longues secondes et l'aiguille s'enfonça dans le corps de la jument ; un léger sifflement se fit entendre et une odeur peu agréable se fit sentir. Petit à petit, l'air emprisonné dans le tube digestif s'évacuait et le ventre ballonné, progressivement, se dégonflait ; j'imaginai le soulagement que cela devait apporter à la jument, le bien-être que cette action thérapeutique devait procurer. Quand mon ami remonta dans son véhicule, il me précisa que surtout il

ne fallait pas que j'oublie l'antibiotique et que je devais le tenir au courant de l'évolution. J'étais partagé entre soulagement et inquiétude. Cela peut paraître contradictoire, mais ça ne l'était pas sur le moment : j'étais soulagé qu'une solution ait pu être trouvée et inquiet quant à savoir si cette solution serait efficace ; les seules choses que l'on pouvait faire, c'était de la surveiller attentivement, de bien s'occuper d'elle, surtout la rassurer par notre présence, et... d'attendre.

Ce matin, quand j'allume les lampes de l'écurie et que je vois la tête de cette mémère avec des yeux bien vifs, mon visage s'illumine comme les ampoules électriques. Je me dis que c'est gagné, qu'elle est tirée d'affaire. Me voyant entrer dans l'écurie, elle émet un petit hennissement que je traduis immédiatement comme un « donne-moi à manger ». Je m'approche d'elle et la caresse longuement lui expliquant qu'elle m'a fait très peur. Je rentre dans son box, toujours en la caressant et en lui parlant, puis pose mon oreille sur son flanc, j'écoute un moment en silence et ce que j'attends se produit, un léger gargouillis. Son péristaltisme* qui était inexistant la veille se manifeste à nouveau. Son tube digestif se remet en marche. Je vais immédiatement chercher une brassée de foin sur lequel elle se jette avidement. C'est normal, cela fait vingt-quatre heures qu'elle n'a pas mangé. J'en déduis que c'est un signe de bonne santé.

En revenant chez moi, j'ai le cœur léger, je me dis que c'est une bonne journée qui commence. Le soleil pointe son nez et la forêt qui borde le centre semble plus belle que jamais, les pins passent du noir sombre au vert profond, il y a encore beaucoup de petites fleurs qui résistent à l'automne et donnent un air de fête à cette nature nourricière dans laquelle je vis. Ayant fait un brin de toilette, bu un jus d'orange et écouté quelques informations sur le monde, je trouve urgent de retourner au centre pour m'installer au bureau et traiter avec application ce que l'on appelle l'administratif. Toutefois, avant d'aller dans ce bureau austère, donc peu sympathique, je repasse voir ma jument pour vérifier que tout va bien. Elle mange son foin, mais s'arrête de mastiquer pour me regarder, ses yeux sont doux et je la trouve encore plus belle qu'avant. Faut-il être proche de perdre un être qui vous est cher pour voir en lui plus de beauté ?

Cela faisait plus d'un an que j'avais déniché ce centre équestre. Après avoir cherché pendant de longs mois, j'étais ravi d'avoir trouvé cet ancien poney-club à louer. Les installations étaient trop loin de la ville pour que les enfants puissent venir par leurs propres moyens. Aussi la propriétaire avait préféré cesser son

activité et mettre ce lieu en location. Les installations n'étaient pas bien vieilles – un peu moins de dix ans —, mais à l'abandon depuis trois ans, l'entretien n'étant pas le point fort de l'ancienne gérante. Il y avait donc beaucoup de réparations et de rénovations à faire. La structure était de taille moyenne, quatorze boxes de trois mètres par trois mètres, un hangar qui servait de stabulation pour les poneys que je voulais transformer en abri pour le foin, la paille et le tracteur, un bureau assez spacieux, une grande sellerie dans laquelle on pouvait aussi aménager un club house, un petit atelier et une graineterie. Si le manège – c'était indispensable qu'il y ait un manège – était petit, vingt mètres sur quarante, il y avait pas mal de terrain utilisable tout autour. Devant cette belle surface, rapidement, les plans se dessinaient dans ma tête. Agrandir considérablement la carrière extérieure était la première chose à faire. Puis j'envisageais rapidement de construire un spring-garden (4) en pensant aux jeunes chevaux que j'espérais voir arriver en grand nombre. Il y avait aussi, et pour moi c'était très important, deux appartements, l'un composé une grande pièce avec cuisine américaine, deux chambres, une salle de bains toilette et l'autre plus petit pour un éventuel stagiaire ou employé. Ce n'est pas l'imagination qui me manquait pour transformer ce lieu de vie et le rendre chaud et agréable.

Chapitre 2

Je m'appelle Patrick. Tout a commencé il y a bien longtemps. J'avais huit ans et mon père s'était mis à l'équitation l'année précédente dans un petit centre équestre. Quand je le voyais se préparer, enfiler son pantalon d'équitation, mettre ses bottes en cuir et sortir sa bombe, j'étais en admiration. C'était comme un artiste qui aurait revêtu son costume de scène, c'était magique. Souvent, quand sa leçon ne finissait pas trop tard je l'accompagnais et sans vraiment comprendre, je regardais. Je savais qu'à la fin de la séance, il descendrait de son cheval et me prendrait dans ses bras pour me hisser sur la selle et je ferais cent mètres à une hauteur indescriptible avec un mouvement de l'arrière vers l'avant que j'adorais. J'étais fier, assis tout là-haut, presque le maître du monde.

Me voyant ravi de l'accompagner, un jour il me dit.

— Si tu es premier de ta classe, je t'offre deux leçons.

Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd, le mois suivant j'étais premier de la classe !

Le grand jour était arrivé, le jour du bonheur. Je m'étais habillé en suivant les conseils de mon père et je cherchais à trouver le plus bel habit de scène, mais je restai dans la simplicité avec un pantalon de survêtement. J'attendais avec impatience l'arrivée de mon père pour qu'il m'emmène à ma première leçon.

Il s'appelait Baladin, c'était un cheval pie et à mes yeux, il était énorme. C'est Jacques, le responsable du centre équestre, qui allait m'initier à l'équitation en me prenant à la longe pour une séance d'une demi-heure. Je n'en ai guère de souvenirs excepté qu'à la fin de ce premier contact, j'avais un fort désir de recommencer une nouvelle séance.

Une semaine plus tard arrivait ma deuxième séance. J'étais excité à l'idée de revivre mes dernières sensations, mais cela ne se passa pas comme prévu. Je montai sur Baladin pour commencer ma leçon à la longe. Mon père lui aussi était à cheval dans la même carrière et tournait autour de moi. Lorsque soudain, il galopa, Baladin fit de même. Je me retrouvais assis sur un tsunami, et mon poids plume s'envola pour atterrir dans le sable de la carrière. Mon rêve était devenu cauchemar.

Je venais d'apercevoir toute la différence qui existe entre le rêve et la réalité. Ma déception fut si grande qu'à partir de là, je ne fus plus le premier de ma classe. J'avais chevauché une tempête ! Aujourd'hui encore, j'ai le souvenir de n'avoir rien vu arriver, de m'être senti trop petit pour maîtriser quoi que ce soit.

Ma décision était prise, plus jamais je ne remonterais sur le dos d'un cheval. Comme quoi il ne faut jamais dire : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau » !

Les années suivirent sans que je ne ressente la moindre envie de pratiquer l'équitation. J'aimais aller voir les chevaux quand mon père m'emmenait à ses leçons. J'aimais aussi les caresser, mais seulement quand ils étaient tenus par un adulte. Pour aller à la sellerie, qui était aussi le bureau, il fallait traverser l'écurie qui était composée d'une allée centrale d'environ trois mètres et de deux rangées de stalles* de part et d'autre. Quand il me fallait aller dans cette sellerie, j'éprouvais beaucoup de crainte à prendre l'allée centrale, mais il n'y avait aucun autre moyen d'y parvenir. Imaginez-vous un petit garçon pas bien épais et toutes ces grosses croupes à gauche et à droite. J'affrontais à mon sens un réel danger puisque j'avais appris à mes dépens, en ayant voulu monter sur son dos qu'un cheval pouvait faire tout et n'importe quoi et à tout moment. Alors, je prenais ma respiration, je regardais le sol et je marchais le plus rapidement possible, puisqu'on m'avait interdit de courir. À chaque fois, j'avais l'impression en atteignant cette sellerie d'avoir accompli l'impensable, et il me fallait me remotiver pour en sortir et faire le chemin inverse ! Quand il y avait des adultes, je me collais à eux pour me protéger ; tout était plus simple. Il s'en passe des choses dans la tête d'un enfant ! J'aimais bien aller voir les chevaux, mais seulement de temps en temps, j'avais d'autres occupations très ludiques que je tenais à garder, ma vie avec mes copains.

J'eus une enfance heureuse, mon père travaillait dans une verrerie et nous habitions dans la cité des verriers, cette cité était composée d'une douzaine de maisons situées à la périphérie du bourg entre une rivière et la forêt. Un endroit merveilleux pour des enfants, et il y avait beaucoup d'enfants dans cette cité. On était tous copains et assez créatifs pour vivre notre forêt avec imagination. Il n'y avait pas une journée où l'on s'ennuyait. Ça allait du jeu de piste aux gendarmes et aux voleurs, d'une partie de foot à un tennis ballon, d'une partie de cartes à un Monopoly quand la pluie était au rendez-vous. Puis lorsque nous fûmes un peu plus grands, nous profitâmes des grandes journées de pêche sur notre rivière sans oublier les balades à vélo, chacun avec son demi-course, sur les nombreuses petites routes de campagne. Que demander de plus !

Je me souviens qu'une fois pendant les grandes vacances, pour me faire plaisir, mes parents m'avaient envoyé en colonie de vacances dans les Alpes. Je n'appréciais pas ce genre de vacances, on était pesés deux fois par semaine, il fallait que l'on prenne du poids, c'était un signe de bonne santé. On était

réveillés le matin par les Beatles – ça faisait jeune et moderne – et on était parqués la moitié du temps, dans un grand espace, pour prendre le soleil. Il ne m'en reste aucun bon souvenir, j'étais tellement mieux chez moi.

Après avoir terminé l'école primaire, j'entrai en classe de 6^e, 6^e A avec le latin. Je dois reconnaître que le latin ne fut pas ma tasse de thé. Tous les jours de classe, je croisais Gérard, il était en 1^{re} et était forcément plus âgé que moi, c'était un cavalier du club. Il se débrouillait bien, il montait à cheval souvent avec mon père. Il avait une grosse mobylette blanche, genre petite moto, et de temps en temps il n'emmenait à l'arrière de son puissant véhicule pour rentrer chez moi, j'avais vraiment l'impression d'être sur une vraie moto de compétition.

Trois ans avaient passé et Gérard avait acheté une jeune jument répondant au nom d'Ukraine. J'avais beaucoup d'admiration pour lui. Il avait passé son permis de conduire et roulait dans une belle 2cv toute jaune. Sur le tableau de bord, il avait collé une languette Dymo sur laquelle était écrit « Plus l'homme est bête, mieux son cheval le comprend. » (Tchekhov). Il venait me prendre à la maison avant d'aller au club et ensuite m'encourageait à brosser sa jument, je n'étais pas bien rassuré de me retrouver dans la stalle un bouchon* dans la main et mon corps collé contre celui d'Ukraine. Je lui parlais beaucoup, plus pour me rassurer que pour la mettre en confiance.

Dans les centres équestres, il y a toujours des beaux parleurs qui ne peuvent se retenir de dispenser des conseils et ces conseils sont bien souvent non fondés. C'est une façon, pour eux, de se mettre en valeur, de se donner de l'importance et de montrer leur savoir.

- Fais bien attention c'est une jeune jument.
- Elle a l'œil vif, méfie-toi.
- Sois attentif un cheval est souvent imprévisible.
- Affirme-toi pour qu'elle te respecte.

J'en passe et des meilleures, tout pour être en confiance. En plus, un cheval c'est gros, c'est fort et c'est terriblement impressionnant pour un garçon de treize ans petit et pas bien gros.

Avec Gérard, c'était différent, je ne savais pas s'il était dans le juste ou s'il était inconscient, il promenait ses mains partout sur le corps d'Ukraine, lui prenait les pieds les uns après les autres, il faisait le tour de la jument en passant sous son encolure, se collant contre son flanc et la contournait au plus près des